

LES FAKIRS ET LEURS SECRETS

PAR YVON YVA

DOCUMENTS

L'AIR DU TEMPS 178

Extrait de la publication

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© 1963, Éditions Gallimard.

A mon ami Christian Chipault

Y. Y.

PREMIÈRE PARTIE

*Comment je suis devenu
fakir*

Euphorisant, répétez-vous ce mot¹. On appelle ainsi, vous le savez, les médicaments qui rendent l'existence agréable ou, du moins, possible et permettent de continuer de vivre.

C'est la façon la plus ordinaire, aujourd'hui, de traiter la Douleur. Il paraît même qu'elle est très répandue, qu'il y a de plus en plus de clients de la pharmacie, de plus en plus de contemporains pour lutter ainsi en ne luttant pas.

On juge donc si mon propos de toujours peut paraître en dehors de l'époque, en dehors de l'univers mental de mes contemporains, si mon souci de toujours risque de paraître bizarre, *original*, sinon saugrenu.

Combattre au lieu d'esquiver, *vouloir* plutôt que de se réfugier dans un nirvana de poche, curieuse idée.

Hélas, arrivé à un certain âge, le courage consiste à s'accepter, même au risque de surprendre ses congénères.

Je me présente donc.

Il est un peu paradoxal, sans doute, de déclarer dès le seuil, comme je le fais :

1. Formé sur euphorie, de *euphoros*, en grec : facile à supporter.

Je ne suis pas un fakir.

Oui, en 1954, on m'a décerné le titre de champion du monde de fakirisme.

Je ne suis en réalité ni fakir, ni guérisseur, ni même mage à part entière, mais à part infinitésimale un peu tout cela en même temps, ou, plus exactement, je suis un passionné de la « recherche psychique ».

C'est cette recherche qui fait de moi un partisan, un militant, un apôtre (qu'on me concède ce mot) de la Volonté.

Je le serais, ne fût-ce que par simple reconnaissance.

Je suis né infirme, en effet, et si j'ai changé de voie, c'est parce que la Volonté me l'a permis. J'avais deux pieds bots et ma silhouette chétive évoluait dans les hôpitaux.

Mais si ces défauts physiques éclataient, les tares invisibles n'en étaient pas moins accablantes. Homme bien portant, ne cherche pas à imaginer ce qu'il y a dans l'âme d'une victime, tu perdras ton temps. Je vivais convaincu de mon indignité. Je me croyais un monstre à supprimer, ne méritant pas de vivre, condamné à exister, du reste, en marge de la société. On m'en voulait. L'universel mépris m'était porté, pensais-je, s'exprimait par une moquerie perpétuelle de tous les instants, implacable, inflexible.

LE MOT IMPOSSIBLE N'EXISTE PAS

Je ne veux pas m'étendre sur mon autobiographie car elle fera l'objet d'un second ouvrage.

Ma vie, comme celle de tout le monde, ne vaut que par un certain nombre de moments. J'ai oublié d'ailleurs presque tout le reste. J'ai oublié, ainsi, la minute où, consciemment, j'ai dit non, où j'ai lancé mon défi aux forces inconnues, le moment où je me suis déclaré : « Le mot impossible n'existe pas. »

Je vois bien aujourd'hui que je réagissais comme le petit garçon qu'on accuse d'avoir peur dans le noir et qui, pour bien montrer que ce qui est vrai ne l'est pas, quitte la table et traverse la forêt. Encore mieux s'il part sur la piste de guerre et ramène la tête de l'Ogre, ou du grand méchant Loup, *par peur*.

Donc, à seize ans, je provoque l'Univers.

Parce que j'ai peur « des gens », de leur moquerie, je veux démontrer qu'il n'y a pas d'impossible, qu'on est plus fort que tout.

Donc, à seize ans, je me condamne à jeûner, je m'assujettis à porter des cilices (ces ceintures, ces plastrons de crin à même la peau que les moines s'infligent par mortification).

C'est ainsi que me vient une révélation : cette victoire sur ma propre chair constitue la meilleure des thérapeutiques, me guérit de mes « complexes » (cela ne s'appelait pas encore « complexes »). Je n'avais besoin de rien d'autre pour prendre conscience et me guérir de mes complexes.

La volonté est le seul remède à la souffrance. Je décide donc de transmettre mon message à tous les malades de la terre. Vouloir c'est Pouvoir.

A dix-neuf ans, je délaisse mes études pour me consacrer à des démonstrations de ce que je soutiens : la résistance à la douleur par la volonté est possible et utile.

Pour convaincre plus facilement les autres malades,

chaque soir je m'exhibe et je sou mets mon corps aux supplices les plus variés, devant les spectateurs.

Je brise des tessons de bouteilles de mon dos nu, et j'invite des spectateurs à retirer les morceaux de verre plantés dans ma chair. Je diminue ou accélère à volonté, par une gymnastique appropriée, mes pulsations cardiaques. Je m'enfonce des stylets à travers le flanc, la joue, la gorge, la langue, le sein.

Huit ans durant, je parcours l'Europe pour présenter mes conférences-démonstrations, tout en me livrant, de temps à autre, à des « exploits » qui doivent attirer l'attention de la presse et de l'opinion sur « mon ascèse ».

(Et je m'instruis à mesure. La « recherche psychique » a ceci de particulier que le domaine connu s'agrandit, s'approfondir à mesure.)

En 1954, à Paris, je jeûne pendant un mois. Je veux me prouver que le jeûne est un excellent moyen de purifier le corps et d'éliminer les toxines. Je devais avoir raison puisque, à partir du huitième jour, j'ai beau avoir de longues aiguilles et des stylets qui me dardent le corps, plus trace d'infection.

Lors de mes premières exhibitions, je me fais appeler *L'homme qui défie la mort*.

LE FAKIR EN TURBAN MALGRÉ LUI

En Europe, et plus particulièrement en France, l'homme qui brave la souffrance et les lois physiques ne peut être qu'un *fakir*. Peu à peu, à mon insu, contre mon gré, ma notoriété de « fakir » grandit.

(Il ne suffit pas de prêcher quelques personnes ins-

truites, d'essayer de convaincre une élite intellectuelle et le petit troupeau des amateurs d'ésotérisme.)

Je décide de me produire sur la scène des music-halls, afin d'atteindre le populaire, qui a également besoin, peut-être plus que les autres, parce qu'il est encore moins armé, encore moins ou même pas du tout initié, des atouts de la Volonté.

On veut bien m'engager, mais les imprésarios exigent que je m'exhibe en fakir hindou, parce que, me dit-on, « c'est plus mystérieux et plus commercial ». Je commence par refuser. J'accepte, finalement, pour concilier mes exigences et celles d'une vaste audience.

J'apparais en scène, drapé dans une longue cape violette, coiffé d'un turban jaune, sur fond de musique fantastique (*Les Préludes*, de Liszt) et mes gestes, la mise en scène, placent le public dans l'état d'esprit convenable.

En guise de préambule, j'avale du feu et c'est à peine si l'on me distingue dans la lumière rougeâtre, tamisée, qui enveloppe la scène. Un projecteur détache mon torse nu que je larde d'aiguilles. Je me traverse la gorge d'un poignard, pour terminer en décrochant un fleuret dont je me cloue la langue.

Brusquement, plein feu, j'arrache mon turban que je jette au loin et, les cheveux en bataille, je descends dans la salle où la panique éclate parmi les spectateurs qui n'en croient pas leurs yeux.

Les « durs », les « costauds », ceux qui m'auraient sûrement bousculé à la sortie, qui n'auraient fait qu'une bouchée du petit homme chétif que je suis, tombent comme des mouches, évanouis.

Alors, je remonte sur scène et j'explique aux spectateurs, ébahis, que je suis natif non pas de l'Inde mais

de la Drôme, et que ce que le petit éclopé de jadis réussit aujourd'hui, ils peuvent le réussir eux aussi, à condition d'éduquer leur volonté.

En 1954, parce que je veux voir de mes yeux, voir ce qui est et ce qui n'est pas dans le « travail » des autres « fakirs » (puisque le sort en est jeté, me voilà fakir), pour m'instruire et aussi pour acquérir des titres qui ferment la bouche aux imbéciles et m'aident dans mon œuvre, je me présente aux épreuves du championnat du monde que je remporte.

Cette victoire me vaut les honneurs de la presse. Bruno Coquatrix m'engage. Je passe en vedette à l'Olympia à partir de juin 1955.

Mes expériences transforment ce célèbre music-hall en hôpital. A chaque séance, je provoque trente ou quarante évanouissements.

1957. Je déclare la guerre aux faux fakirs.

Je monte en effet un spectacle conférence en trois parties.

Première partie, je répète les exploits des charlatans.

Deuxième partie : je dévoile leurs truquages.

Troisième partie : je fournis au public quelques échantillons de fakirisme véritable : « Rien dans les mains, rien dans les poches. Ce que je vais réussir devant vous, c'est le triomphe de la seule Volonté. »

Tous les soirs, pendant trois heures de suite, parfois plus, je tiens seul en scène.

Le spectacle que je présente est en même temps une sorte de réunion contradictoire puisque je donne la parole aux spectateurs qui doutent, veulent vérifier mon travail ou demander des compléments d'information.

Je réponds à tous, je vais au-devant des objections. Résultat, je me surmène. D'abord parce que mon acti-

vité proprement dite est épuisante. Ensuite parce que ma santé ne résiste pas à six mille « transpercements » en huit ans. Sans compter le repos impossible, la fatigue nerveuse, la vie d'hôtel et de restaurant.

Enfin, je suis marié maintenant, père de trois petites filles. Je prends donc la décision de ne plus me produire en public.

Néanmoins, je veux finir par un coup d'éclat.

UNE VICTOIRE :
LE FILM DE MON APPENDICITE
SANS CHLOROFORME

L'apothéose, c'est le 29 mai 1958.

C'est ce jour que je me fais enlever l'appendice.

Opération, je me hâte de le préciser, qui ne ressemble à aucune autre avant moi, puisque le chirurgien *tranche dans le vif*, au sens fort.

Je veux dire qu'il va procéder à l'opération habituelle, certes, mais dans des circonstances inusitées :

Pour bien prouver que le « psychisme » peut dominer entièrement le physique, la Volonté, le corps, je me fais opérer :

- sans être attaché;
- sans anesthésie locale;
- sans anesthésie générale.

Le chirurgien Gaussen accepte ces conditions. Il me fait confiance.

Cela se passe à la clinique du Parc, à Caudéran.

En présence, bien entendu, de deux photographes,

d'un caméraman, et de M^e Deruaz, huissier à Bordeaux, ainsi que de plusieurs médecins.

— *Personne n'a jamais fait ça.*

C'est ce que me dit l'anesthésiste au moment où je m'allonge sur la table.

— Toujours pas changé d'avis, alors ? Vous ne voulez pas vous endormir maintenant et vous réveiller d'ici une heure, en pleine forme, l'appendice en moins ?... Croyez-moi, c'est atroce. Personne n'a jamais fait ça, je vous le répète. Avant l'invention du chloroforme et de l'éther, le patient opéré sans être insensibilisé, hurlait. On devait l'attacher. Il s'évanouissait. Il revenait à lui. Il s'évanouissait de nouveau. Et ainsi de suite. Tant il souffrait... Toujours décidé ? Réfléchissez.

Non. Je ne veux plus réfléchir. Je ne veux pas manquer l'unique occasion qui m'est donnée de me faire enlever l'appendice (je remets l'opération depuis des années) et, par la même occasion, de prouver de façon éclatante la vérité de ce que je ne cesse d'affirmer.

Les infirmières préparent les instruments, les posent sur le plateau émaillé. Je refuse une dernière fois l'anesthésie.

— Je prépare quand même le masque à protoxyde d'azote, déclare l'anesthésiste.

Pendant toute l'opération il restera prêt à fonctionner, à un mètre. Il m'a dit que je n'aurais qu'à lui faire signe et qu'il interviendrait aussitôt :

— Surtout, que votre amour-propre ne vous empêche pas de crier au secours.

Il s'agit bien d'amour-propre.

C'est le destin de tous ceux qui souffrent et souffriront demain qui est en jeu.

Je veux et je dois réussir.

Coûte que coûte. D'ailleurs, pour m'entraîner, depuis quinze jours, je m'exerce, je me taillade le bras et la peau du ventre au moyen d'un bistouri. Pour être préparé à cette souffrance. Et défense de tressaillir. Je me suis également préparé en esprit. Je me suis répété: Qu'est-ce qu'une appendicite ? On vous coupe la peau, les muscles, le péritoine. Avec des instruments extrêmement propres. Pourquoi avoir peur ? Aucun danger.

Au contraire. Ma santé y gagnera.

Vais-je souffrir ? Mon corps peut-être, mais mon esprit, non. Quand je me tords la cheville, quand je me cogne, quand je me brûle, quand je me pique, quand je me coupe, ça fait mal. Je le supporte avec le sourire, parce que j'élève mon esprit. Alors ? Cette fois, ce sera un peu plus long, c'est la seule différence. Voyons, la Douleur, si elle n'est pas déformée par la peur, se domine. Je le prouve tous les jours.

(Le chirurgien m'avait recommandé de ne prendre dans les jours précédant l'opération, aucun narcotique, analgésique ou « tranquillisant » pouvant altérer ma volonté et ma résistance à la douleur. Je m'étais soumis de grand cœur. Je suis depuis deux jours à la clinique. Un examen complet préparatoire a permis au Dr Gausen d'affirmer catégoriquement que je suis atteint d'une appendicite chronique ancienne et que je ne présente les symptômes d'aucune affection qui pourrait altérer ma sensibilité superficielle ou profonde. Je ne suis atteint, notamment, ni de tabès ni de syringomyélie.)

Mais assez, on commence.

— Devons-nous vous attacher ? demande le chirurgien.

- Non, j'entends rester libre de mes mouvements.
 — Parfait.

Le chirurgien s'est penché sur moi, scalpel à la main. Il m'a fait une incision de Mac Burney sur sept centimètres environ. Je sens la peau de mon ventre qui craque. On la dirait faite de petits œufs de poisson qu'on détache les uns des autres. Ce n'est pas une sensation agréable, mais appeler ça une douleur ! En aucun cas elle ne peut justifier de cris ni de soupirs plaintifs ou même une contraction. Un homme doit supporter cette incision de la peau sans sourciller.

Les médecins présents sont étonnés. D'après les livres, la section des premiers tissus provoque les douleurs de beaucoup les plus vives. Or mes réactions paraissent prouver le contraire.

Les pinces sur les vaisseaux qui saignent, en revanche, éveillent une sensation de brûlure. La traction sur ces vaisseaux provoque un malaise passager. Au moment où l'on a incisé l'aponévrose (c'est la membrane blanche qui entoure les muscles), je n'ai pu réprimer un tressaillement. L'espace d'un éclair, en effet, une flamme rouge m'a dansé devant les yeux. En même temps, brusque crispation. Réaction nerveuse causée, selon le chirurgien, par mon infirmité congénitale (pied bot). L'incision du muscle me donne la sensation qu'un régiment d'aiguilles m'agace de ses pointes.

Au moment où le chirurgien entame le péritoine¹, de ses ciseaux, je suis aveuglé par une douleur inconnue qui

1. Péritoine, membrane séreuse qui tapisse l'intérieur de l'abdomen.

LES FAKIRS ET LEURS SECRETS

De nombreux auteurs, et des plus éminents, ont déjà écrit sur le fakirisme mais pour le condamner en bloc, niant catégoriquement toutes ses manifestations, quelles qu'elles soient.

Yvon Yva, lui, affirme qu'il y a de vrais et de faux fakirs, et son livre *Les Fakirs et leurs secrets* constitue un bilan complet et objectif de ce sujet mystérieux et si souvent décrié. Il démontre ce qu'il y a de vrai et de faux, tant en Orient qu'en Occident, dans les diverses histoires ou expériences des fakirs.

Du légendaire tour de la corde disparaissant dans le ciel à celui, toujours surprenant, de la lévitation du fakir; des divers transpercements au fusillé vivant; de la marche sur les eaux à l'homme qui fait pleuvoir des louis d'or; du jeûne à la léthargie; de l'hypnotisme, du magnétisme à la télépathie, à la clairvoyance : tout le répertoire, classique ou inédit, du fakirisme y est longuement exposé et expliqué.

Si, dans son livre, Yvon Yva détruit toutes les légendes du fakirisme, s'il y fait le procès des faux fakirs en dénonçant leur charlatanisme et en dévoilant leurs trucs, leurs supercheries, c'est pour mieux mettre en évidence les qualités et les mérites des vrais, et revaloriser, mieux, réhabiliter le seul, le vrai fakirisme : celui qui est synonyme de Volonté.

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is written in a stylized, red, cursive font.

Extrait de la publication